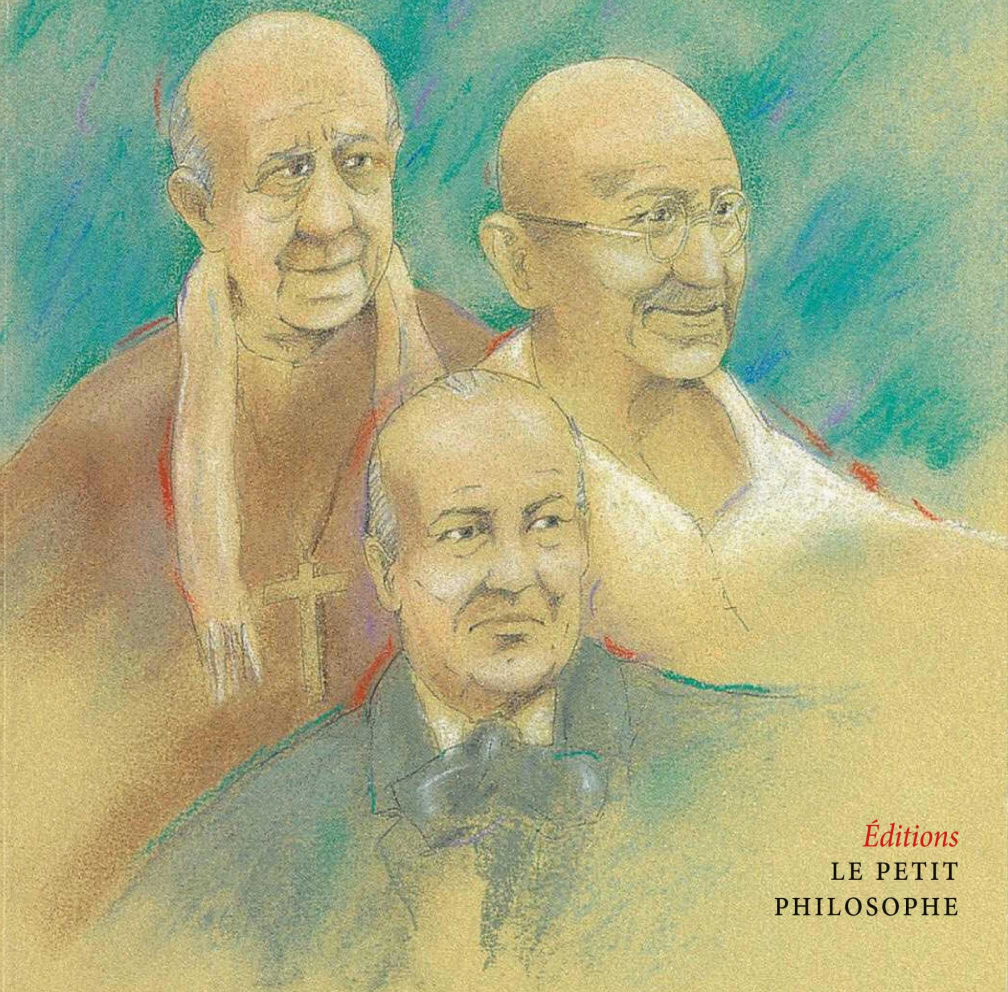


Paul Meunier

ILS ONT CHANGÉ LE MONDE



Éditions
LE PETIT
PHILOSOPHE

© Éditions L'Aventurier, 2013 Tous droits réservés

www.editionslaventurier.ca

Edition numérique en partenariat avec IS Edition

www.is-edition.com

ISBN : 978-2-9807688-1-1 (versions numériques)

ISBN : 2-89420-220-2 (version imprimée)

DU MÊME AUTEUR¹

La traversée du Canada à vélo, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 164 p.

La côte ouest des États-Unis à vélo, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 140 p.

La côte est des États-Unis à vélo et la Floride, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 182 p.

La philosophie du Petit Prince : ou le retour à l'essentiel, Montréal, Carte Blanche, 2003 (1^{re} éd.), 2004 (2^e éd.), 296 p.

— Au Salon du livre de Paris 2004, ce livre a été le « meilleur vendeur » au stand de Québec Édition, qui représente la majorité des éditeurs du Québec.

— En 2004, l'auteur fut lauréat du prix Griffon d'Or en tant qu'*Artiste par excellence— adulte* dans la catégorie *Arts et Culture*.

— Traduit en japonais : *La philosophie du Petit Prince*, Japon, Randomhouse-Kodansha, 2007, 236 p.

Ils ont changé le monde. Gandhi, Dom Helder Camara, Raoul Follereau, Paris et Montréal, Médiaspaul et Paulines, 1994, 168 p.

François Varillon. Une spiritualité de la vie chrétienne, Paris, Centurion, 1990, 158 p.

— Primé « livre du mois » en décembre 1990 par la revue française *Prier*.

— Traduit en portugais : *Espiritualidade da vida cristã*, segundo o P. Varillon, Braga, Editorial A. O., 1998, 160 p.

PAUL MEUNIER

ILS ONT CHANGÉ

LE MONDE

Gandhi

Dom Helder Camara

Raoul Follereau

LE PETIT PHILOSOPHE

Dessin de la couverture : Marguerite Gouin

© Éditions Le Petit Philosophe, 2013 Tous droits réservés

ISBN 978-2-9807688-1-1 (version électronique)

Dépôt légal — 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions Le Petit Philosophe/Éd. l'Aventurier
200 rue Georges
Terrebonne (Québec) J6V 1B8 CANADA

Site Web : www.editionslaventurier.ca

Courriel : info@editionslaventurier.ca

© Éditions Paulines et Médiaspaul, 1994-2010 Tous droits réservés

ISBN 2-89420-220-2 (version imprimée)

Dépôt légal — 2^e trimestre 1994

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions Paulines
3965, boul. Henri-Bourassa Est Montréal (Québec)
H1H 1L1 CANADA

Médiaspaul
8, rue Madame
75006 PARIS FRANCE

À tous ceux et celles qui ont oeuvré à la construction d'un monde plus juste, plus fraternel et plus humain, et qui nous ont révélé ce qu'il fallait être pour devenir des hommes et des femmes véritables.

L'APÔTRE DE LA NON-VIOLENCE

Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948)

L'Inde, pays de contrastes

*« Je ne veux pas d'autres armes que celles de
l'amour. »*

« Œil pour œil rendra le monde aveugle. »

Gandhi

L'Inde. Pays magique constitué d'une mosaïque de peuples, de religions, de langues et de cultures d'une diversité sans précédent sur la surface de la planète, où de hautes conquêtes mystiques côtoyaient quotidiennement une atroce misère matérielle. Un pays où trois cents millions d'hindous vivaient en frères avec cent millions de musulmans. Un pays profondément religieux où les fous de Dieu étaient plus féconds que leur terre. Un pays où « le malheur est grand, mais (où) l'homme est plus grand que le malheur », écrivait Rabindranath Tagore, grand poète indien.

Au début du XXe siècle, l'Inde était un sous-continent d'une grande pauvreté, où quatre-vingt-trois pour cent de la population se trouvaient analphabètes, et où le revenu moyen par habitant n'atteignait guère cinquante centimes par jour. Encore aujourd'hui, ce pays est accablé par des fléaux naturels d'une ampleur démesurée : les plaines de Beauce et les jardins de Touraine se meurent sous les averses torrentielles de la mousson déversant plus d'un mètre de pluie par année, pendant que d'autres territoires immenses sont desséchés par manque de pluie.

Autour de quelques centres, une puissante industrie métallurgique et textile s'était implantée,

dirigée par de grandes familles : les Birla, les Dalmia et les Tata. Mais à cause d'une économie foncièrement féodale, les retombées financières ne profitaient qu'à une minorité de capitalistes anglais et indiens, et à quelques riches et puissants propriétaires terriens. La plus grande partie des sols était exploitée, non pour répondre aux besoins alimentaires des Indiens, mais uniquement pour l'exportation du thé, du coton, de la jute et du tabac. L'Inde ne nourrissait pas sa population.

Les Anglais se sont établis officiellement en Inde le 12 août 1858. À trente-neuf ans, la reine Victoria tenait en ses mains le sort de 300 millions d'Indiens. L'Empire britannique, composé d'un ensemble de colonies, de possessions, de condominiums et de protectorats, régissait l'existence de 563 millions d'êtres humains.

Les 291 territoires de ce domaine, éparpillés sur toute la surface de la planète, comptaient des possessions aussi vastes que le Canada, les Indes ou l'Australie, et des entités aussi minuscules et ignorées que Bird Island, Bramble Bay et Wreck Reef. Ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne n'avaient régné sur des étendues comparables.
(Lapierre et Collins)

Les bienfaits de la *Pax britannica* — la paix britannique — ont été considérables, car en plus de mettre en place des institutions copiées sur celles de Londres, l'Empire a fait don à la population indienne d'un présent inestimable : la langue anglaise. Elle allait devenir le lien unissant les diverses communautés et, paradoxalement, le véhicule de leurs aspirations indépendantistes. Mise à part la langue anglaise, l'héritage des colonisateurs britanniques a été,

en fait, un bel assortiment de problèmes.

De nos jours encore, l'époque victorienne est souvent associée à la domination anglaise sur l'Inde. Les *white englishmen* pensaient que leur destinée était de régner sur les pauvres populations sans foi ni loi. Rudyard Kipling, considéré comme le poète du grand rêve impérial, résume ainsi la mentalité victorienne : gouverner l'Inde était une responsabilité placée « par quelque impénétrable dessein de la Providence sur les épaules de la race anglaise. »

Du simple soldat au fonctionnaire prestigieux, l'Inde a été bien administrée, car, en général, ces hommes n'avaient pas d'autres visées que d'inspirer le respect de la justice et des lois britanniques à une civilisation fondée sur l'inégalité sociale. Mais leur sentiment de supériorité raciale et leur petit nombre ont privé les Anglais de contacts réels avec les populations indigènes qu'ils gouvernaient.

Les espaces infinis du continent indien avaient offert à ces Anglais ce que ne pouvaient leur donner leurs étroits rivages insulaires : une arène sans limites où étancher leur soif d'aventure. Ils étaient arrivés, imberbes et timides, à dix-neuf et vingt ans, sur les quais de Bombay. Trente-cinq ou quarante ans plus tard, ils étaient repartis le visage brûlé par trop de soleil et trop de whisky, le corps marqué par les blessures des balles, par les maladies tropicales, les griffes d'une panthère ou leurs chutes au polo, mais fiers d'avoir vécu leur part de légendes dans le dernier empire romantique du monde. (Lapierre et Collins)

Cependant, beaucoup d'autres ont vu la terre indienne les accueillir dans les nombreux cimetières « pour

Anglais seulement ».

Cette grandiose épopée impérialiste s'est achevée avec l'Indépendance de l'Inde, en août 1947. En vingt-cinq ans d'actions politiques, les chefs des mouvements nationalistes indiens ont soulevé le peuple et contraint le plus grand empire de l'Histoire à renoncer au joyau de ses colonies. « Il vaut mieux se retirer la tête haute que d'être chassé par la force ! », songeait avec sagesse le gouvernement britannique.

Vers la fin de l'an 1946, le premier ministre de l'Angleterre, Clement Attle, a eu la tâche ingrate et douloureuse de liquider la présence anglaise aux Indes. Pour cette mission très délicate, Attle a choisi le vicomte de Birmanie, Louis Mountbatten, qui se trouvait à être l'arrière-petit-fils de la reine Victoria, et l'une des personnalités les plus célèbres de l'Angleterre. Le gouvernement Attle a offert à Lord Mountbatten la plus prestigieuse des fonctions de l'Empire : vice-roi des Indes. Ce dernier représentait l'autorité de l'Angleterre et, aux Indes, il régnait avec un pouvoir absolu sur le cinquième de l'humanité, soit sur quatre cents millions d'individus.

L'amiral, doué d'aptitudes naturelles pour le commandement, n'a accepté le titre de vice-roi qu'après avoir obtenu un éventail de faveurs spéciales, dont celle de jouir des pleins pouvoirs, ce qu'aucun autre vice-roi n'avait obtenu avant lui. Sa pénible mission consistait à organiser le retrait de l'Angleterre de l'Inde avant le 30 juin 1948 ; il devait aussi amener cette colonie à entrer dans la famille du Commonwealth. Formée en 1931 de nations issues de l'Empire britannique et unies par des traditions et des liens communs avec la Couronne, cette grande fédération d'États souverains pouvait jouer un rôle très important

dans les affaires mondiales.

L'ampleur des massacres perpétrés dans le village de Srirampur, dans la province du Bengale, a conduit le premier ministre Attlee à envoyer d'urgence Mountbatten en Inde. Car si ces explosions de violence restaient des cas isolés, l'intolérance religieuse qui les avait alimentées risquait à tout moment d'embraser l'Inde.

Lord Mountbatten a été intronisé vice-roi le 24 mars 1947 en Inde, au cours d'une cérémonie grandiose où le faste victorien se mêlait à la magnificence indienne.

« Il est impossible d'occuper le trône des Indes sans offrir un grand spectacle », pensait Mountbatten. Son premier but était de s'imposer à l'Inde en la séduisant. Par une multitude de petites et de grandes attentions, il a réussi l'opération « Séduction ». Le peuple a reconnu en ce vice-roi non un conquérant, mais un libérateur qui manifeste un amour et un respect profonds pour l'Inde.

Mountbatten s'est rendu compte immédiatement que l'Inde était sur le point de sombrer dans une guerre fratricide. « L'Inde est un navire qui brûle en plein océan, les cales bourrées de munitions », lui confiait le général Lord Ismay, secrétaire de l'ancien vice-roi des Indes, sir Archibald Wavell.

Dans le mouvement de libération de l'Inde, un homme s'est levé pour proposer la voie de l'*ahimsa*, la non-violence. Par cette doctrine, il a mobilisé le peuple indien afin de déloger la présence anglaise en Inde. Dans cette lutte contre l'Empire britannique, le prophète de la non-violence a réussi à substituer aux affrontements sanglants une campagne morale, échangeant les armes conventionnelles contre celles de

la prière.

Ce frêle apôtre de la fraternité — de cent quinze livres — a soulevé le cinquième de l'humanité sans hausser la voix et sans technique du conditionnement des masses. Dépourvu des moyens modernes de communication, son message de non-violence a pénétré le sous-continent le plus peuplé de la planète. Cet homme savait parler à l'âme de l'Inde par des gestes simples, faciles à comprendre et à mettre en pratique par l'ensemble de son peuple. Cet homme, c'est Gandhi.

La formation en Afrique du Sud

Mohandas Karamchand Gandhi est né le 2 octobre 1869 à Purbandar, dans l'État de Gujarāt, en Inde. Son père était le premier ministre, le *diwan* par hérédité, de la péninsule de Kathiāvār, petite principauté située au nord de Bombay. Il appartenait à la caste des commerçants, les *yaiçayas*, qui se situe dans la hiérarchie sociale hindoue au-dessus des artisans et des gens de service, et en dessous des brahmanes, des guerriers et des princes. Sa mère était profondément dévote ; elle allait jusqu'à observer des jeûnes religieux parfois très longs.

Selon les coutumes indiennes de l'époque, Gandhi se marie à treize ans à Kasturbai Makanji, une fillette analphabète qui lui donnera quatre fils. C'est avec une grande joie qu'il découvre les plaisirs de l'amour. Mais quatre ans plus tard, son père meurt dans la chambre attenante à celle des époux pendant qu'ils s'adonnaient à des ébats amoureux. Gandhi développe alors un complexe de culpabilité qui lui fait entreprendre un des plus grands défis de sa vie, celui de dominer ses pulsions sexuelles.

Le 4 septembre 1888, sa famille l'envoie étudier le droit en Angleterre, dans l'espoir qu'il succéderait à son père comme premier ministre de Kathiawar. Seul enfant de sa famille à étudier à l'étranger, il est exclu de sa caste de marchands, car aux yeux de ses aînés, un tel voyage ne peut que le souiller et le perdre.

Garçon particulièrement timide, le futur avocat est malheureux à Londres : adresser la parole à un Anglais est pour lui atrocement difficile. Il s'empresse de rentrer au pays dès son admission au barreau, le 10 juin 1891.

Souffrant toujours de sa timidité maladive, il est un minable avocat, peinant pour se constituer une clientèle. Sa famille décide l'envoie alors en Afrique du Sud, en avril 1892, défendre un parent éloigné. C'est le tournant décisif de sa vie. Parti pour quelques mois, il reviendra en Inde un quart de siècle plus tard !

En juin 1893, au cours d'un voyage en train de Durban à Prétoria, Gandhi va vivre ce qu'il considérera plus tard comme l'expérience capitale de sa vie. Comme tout avocat londonien, il voyage en première classe quand un Blanc lui ordonne de quitter son compartiment pour le wagon à bagages. Devant son refus, un policier l'expulse du train au premier arrêt.

Seul, en pleine nuit, et gelé jusqu'aux os, Gandhi passe une nuit froide en proie à une profonde révolte. Implorant les dieux du Bhagavad Gîtâ de lui donner le courage et la lumière pour affermir et guider ses pas chancelants, il prend à l'aube, à la gare Maritzbourg, la plus importante décision de son existence. À l'avenir, le jeune avocat timide dirait « non ».

Une semaine plus tard, Gandhi prend la parole, à

Prétoria, devant un public indien. Miraculeusement, sa gêne maladive fait place à la fermeté d'un discours bien posé où il exhorte les Indiens à s'unir pour défendre leurs droits. La première étape de leur lutte pour la liberté consistera à apprendre la langue des colonisateurs, l'anglais.

Après le dénouement du procès qui l'avait conduit en Afrique du Sud, Gandhi devient un avocat prospère et un fervent défenseur de la communauté indienne. Aussi décide-t-il de demeurer en Afrique du Sud et d'y poursuivre sa lutte pour l'égalité des diverses ethnies.

Le deuxième grand événement qui marque l'existence de Gandhi se produit en 1904, au cours d'un autre voyage en chemin de fer, onze ans après sa première et pénible expérience. Dans le train de Johannesburg à Durban, il lit le livre du philosophe John Ruskin, *Unto this last*.

Ce livre prêté par un ami est pour lui une véritable révélation divine. À son arrivée matinale à Durban, Gandhi prend la décision de vivre selon l'idéal proposé par Ruskin et de renoncer à toutes formes de possessions matérielles. Selon Ruskin, l'important est le service de la société, ce que peut réussir aussi bien un simple paysan qu'un avocat florissant. La richesse engendre l'esclavage et la servitude sous toutes ses formes ; il faut donc renoncer aux biens matériels pour servir véritablement nos frères. Tel est le prix à payer pour aimer et servir véritablement la cause de l'homme.

Avocat arrivé qui gagne annuellement plus de cinq mille livres sterling, le futur apôtre de la non-violence renonce à sa vie d'opulence et de confort pour

chercher dans l'idéal du dépouillement, énoncé dans le Bhagavad Gîtâ, le moyen de vivre un éveil spirituel.

Animé par ses élans intérieurs, Gandhi restaure une ancienne baraque près du village de Phoenix, à vingt kilomètres de Durban, où il s'installe avec sa famille et quelques amis. De cette vie communautaire surgissent les grands principes qui le guideront tout au long de sa vie : le renoncement aux biens de ce monde et le travail permettant de subvenir à l'existence. Selon le Mahatma, nettoyer les cuvettes a la même valeur que construire une résidence ou défendre les Indiens contre l'injustice raciale.

Le difficile vœu de continence, le *brahmacharya*, obsède Gandhi tout autant qu'il l'attire. Par ce vœu, il rejoint l'idéal du Bhagavad Gîtâ, c'est-à-dire celui de vivre dans un état sans désir. Le *brahmacharya* implique le contrôle des cinq sens : contrôle des appétits sexuels, mais aussi contrôle des émotions, de la parole, de l'alimentation et surtout des sentiments de haine, de colère et de violence.

Gandhi est convaincu que seule la maîtrise des sens peut lui donner la force d'accomplir sa mission terrestre. Le vœu du *brahmacharya* cristallise son engagement sans retour sur les rudes sentiers de l'ascèse. Quarante années plus tard, il avouera que la sublimation de ses pulsions sexuelles demeure aussi difficile !

Au cours des nombreuses luttes pour faire accéder les Indiens au respect et à l'égalité raciale, Gandhi a été frappé par le texte évangélique sur la vengeance : *Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite,*

tends-lui aussi l'autre. (Mt 5, 38-39)

À partir de ce texte, il formule les deux principes fondamentaux qui le rendront célèbre : la non-violence et la désobéissance civile.

On ne change pas les convictions d'un homme en lui tranchant la tête, pas plus qu'on insuffle l'amour dans un coeur en le transperçant d'une balle. La violence engendre la violence [...]

Œil pour œil rendra le monde aveugle. (Gandhi)

Par l'exemple d'une vie fraternelle, il cherchait à transformer la vie des hommes de l'intérieur et à les réconcilier entre eux, en les unissant dans un but commun : accomplir la volonté de Dieu. Ainsi, au lieu de diviser les hommes en flattant leurs antagonismes, il voulait les unir dans le respect de la volonté divine, sans distinction de race, de religion, de sexe ou de caste.

À l'automne 1906, une loi oblige tous les Indiens de huit ans et plus à se faire inscrire sur les registres de la police et à porter sur eux une carte d'identité, car on peut en tout temps la leur demander. Cette situation d'injustice va permettre à l'apôtre de la fraternité de vérifier la portée réelle des doctrines de la non-violence et de la désobéissance civile. Le 11 septembre 1906, dans un théâtre britannique de Johannesburg où s'est massée une foule d'Indiens révoltés, il s'insurge contre les lois raciales :

— Je ne vois qu'une seule possibilité, celle de résister jusqu'à la mort plutôt que de se soumettre à cette discrimination, leur dit Gandhi.

L'assemblée fait alors le serment solennel, devant

Dieu, de résister aux lois iniques. Comment ? Peu importe, mais il est impératif que la résistance soit non-violente.

Boycottage du recensement obligatoire, piquetage pacifique devant les centres d'enregistrement, la campagne de désobéissance civile organisée par Gandhi lui vaut son premier séjour dans une prison britannique, en janvier 1908. Là, il en profite pour lire *Le devoir de désobéissance civile*, écrit par Henry Thoreau.

Ce second livre marque profondément le prophète de la non-violence. Les personnes ont le devoir de désobéir à des lois arbitraires et injustes ainsi que de refuser de participer à un régime tyrannique et totalitaire, affirme Thoreau. Un peu plus tard, un dernier auteur profane influencera sa pensée, Léon Tolstoï, avec *Le Royaume de Dieu est en vous*.

À sa sortie de prison, le gouvernement de l'Afrique du Sud procure à Gandhi l'occasion de vérifier sur le terrain la théorie de Thoreau sur la désobéissance civile. Le territoire du Transvaal avait décidé d'interdire son accès aux Indiens. Le 6 novembre 1913, le défenseur de la fraternité prend la tête d'un vaste mouvement de près de 2 220 hommes, femmes et enfants, en route vers cette région qui leur était défendue. Malgré les coups, les bastonnades et les nombreuses arrestations, rien n'arrête le mouvement pacifique. Gandhi comprend alors l'immense force des actions de masse alimentées par l'idéal de la non-violence.

Il a maintenant quarante-quatre ans. Ses campagnes pacifiques de désobéissance civile ont conduit la communauté indienne à une victoire quasi totale. Grâce à lui, les Indiens d'Afrique du Sud ont droit au respect

et à l'égalité sociale. Mohandas Karamchand Gandhi peut alors rentrer fièrement dans son pays. Le 18 juillet 1914, il quitte définitivement le continent africain.

La lutte pour l'indépendance de l'Inde

À son arrivée à Bombay, le 9 janvier 1915, une foule immense vient accueillir Gandhi, sous l'arche britannique de la Porte des Indes. Son héros national n'a plus rien de commun avec le jeune avocat timide parti pour l'Afrique du Sud vingt et un ans plus tôt.

Sur une des rives du fleuve Sabarmati, près de la ville industrielle d'Anedabad, fidèle à son désir de dépouillement mûri sur le continent africain, Gandhi fonde à nouveau une ferme communautaire, un *ashram*. Il persévère dans sa décision de défendre les faibles, les sans-voix, les opprimés et les parias (les « intouchables »). Le prophète de l'amour est le premier leader indien à se pencher aussi concrètement sur la misère et les conditions sous-humaines des populations de l'Inde. C'est pour cette raison que Rabindranath Tagore, poète indien et lauréat du prix Nobel de la Paix, lui octroie le titre de « *Mahatma* — la Grande Âme, vêtue des haillons des mendiants. » Ce titre honorifique l'accompagnera jusqu'à sa mort.

Depuis l'Afrique du Sud où Gandhi a mené ses premières campagnes de désobéissance civile, les femmes ont été en première place dans son mouvement d'égalité sociale et de tolérance religieuse. « Il est vain d'espérer l'émancipation des Indes aussi longtemps que les femmes indiennes elles-mêmes ne seront pas émancipées », disait-il.

Gandhi voulait avant tout libérer les femmes de leur servitude, c'est-à-dire les sortir du cercle étouffant

où une société patriarcale les avait confinées : les tâches domestiques. Dès la fondation de son premier *ashram* en Afrique du Sud, hommes et femmes partageaient les travaux domestiques ; les femmes avaient ainsi du temps libre pour participer à la vie sociale et politique de leur communauté. Ce qu'elles ont fait avec vigueur et rigueur.

On voit des femmes prendre le commandement d'actions de masse de grande envergure et, elles aussi, par milliers, connaître l'inconfort des prisons de la Couronne.

La société indienne, qui moins d'un siècle plus tôt condamnait encore les veuves à se précipiter dans le bûcher funéraire de leur mari, avait cependant tellement évolué sous l'impulsion du Mahatma qu'un des ministres du premier gouvernement de l'Inde indépendante était une femme. (Lapierre et Collins)

Le Mahatma a été l'étincelle qui a allumé le feu de l'égalité, permettant de créer des rapports plus justes entre les sexes. Néanmoins, des contradictions apparaissent dans ses réalisations. Par exemple, il s'oppose continuellement à l'usage de moyens contraceptifs pour résoudre le tangible problème de la surpopulation de l'Inde, car cela va à l'encontre de sa vision de la médecine naturelle. Pour Gandhi, seule la continence est acceptable pour limiter l'accroissement de la population. Ne demande-t-il pas un jour à de jeunes filles violées sur les chemins du Panjab de se donner la mort en se mordant la langue et en retenant leur respiration ?

En 1919, le « Rowlatt Act » interdit et sanctionne sévèrement toute action qui a pour objectif la libération

de l'Inde. Quelques semaines plus tard, le Mahatma répond à l'Empire britannique par une action sans précédent : il demande à la population de paralyser le sous-continent indien par une *hartal*, une journée nationale de deuil. Le 6 avril 1919, aucun Indien n'est allé travailler : les boutiques, les cafés, les usines, les bureaux sont restés fermés ; les temples se sont remplis pour la prière.

Cette expérience reflète le génie du prophète de la non-violence, ou son don de mettre en branle des idées et des gestes simples, compréhensibles par l'ensemble des Indiens. Cette même année, il fonde un périodique, le *Young India*, dont il est le rédacteur en chef.

En 1920, à Calcutta, ses amis du Congrès (le parti hindou indépendantiste) adoptent à la majorité son principe de la non-violence. Désormais, le Mahatma Gandhi est le guide moral, la conscience ou l'éveilleur de conscience du Congrès, le chef spirituel de la lutte d'un peuple pour son indépendance. Son programme politique tient en un mot-clé : la non-coopération. Il s'agit tout simplement de boycotter les marchandises anglaises, dans le but de saper à la base l'économie britannique et ainsi de forcer le retrait des Anglais.

Le rouet de bois, qui remonte à des temps immémoriaux, devient le symbole de la non-coopération, l'emblème national de la résistance non-violente. Gandhi invite fermement tous les Indiens, pauvres et riches, à s'habiller du *khadi*, le vêtement traditionnel de coton écru, filé sur les rouets du pays. Il voit dans la renaissance de l'artisanat la seule solution pour sortir les paysans de leur misère.

Au cours du quart de siècle suivant, le Mahatma ne

cessera d'insister auprès du peuple afin qu'il ne porte plus de vêtements étrangers. En septembre 1921, il décide de ne plus se vêtir que d'un pagne et d'un châle qu'il a lui-même tissés. Avec ses disciples, ils consacrent trente minutes par jour à filer, car le Mahatma croit à la puissance de l'exemple de la part des chefs. Il aime répéter ce principe simple gouvernant sa vie : « Du pain mangé sans travail est du pain volé. »

Le 1er février 1922, Gandhi fait un pas de plus dans la lutte pour l'indépendance de l'Inde, en passant de la non-coopération à la désobéissance civile. Cela signifie purement et simplement une déclaration de guerre contre l'Empire. Il demande clairement à la population de l'Inde de ne plus payer d'impôt à la Couronne et de ne plus suivre les lois anglaises. De plus, il invite vivement les soldats indiens à abandonner l'armée impériale.

Les Anglais veulent nous contraindre à placer la lutte sur le terrain des mitrailleuses, car ils ont des armes et nous pas. Notre seule chance de les battre est de porter le combat sur un terrain où nous possédons des armes et eux pas. (Gandhi)

Si un vent de violence n'avait pas dévasté un village au nord-est de New Delhi, le Mahatma aurait peut-être réussi à arracher sans violence l'indépendance de l'Inde à la Couronne. Mais le peuple n'a pas saisi en profondeur son message et ne s'y est pas engagé à fond. Aussi Gandhi interrompt-il son mouvement de désobéissance civile. Il écope de six ans de prison à Yeravda, près de Poona. Mais à cause de sa santé fragile, le prophète est libéré avant terme. Il reprend aussitôt sa campagne de sensibilisation au sujet de son idéal de non-violence.

Un autre geste simple va unir les communautés de l'Inde contre le régime colonial : la Marche du sel. Denrée nécessaire dans le climat torride de l'Inde, le sel est vital dans l'alimentation quotidienne. Les Anglais s'étaient approprié la distribution exclusive du sel qu'ils coiffaient d'une taxe qui, quoique minime, représentait deux semaines de salaire pour le pauvre paysan. Mais le sel est à la portée de tous au bord de la mer, sous la forme de dunes blanches. Il suffit d'aller le chercher !

À 6 h 30 du matin, le 12 mars 1930, accompagné d'un cortège de soixante-dix-neuf disciples, le Père de la nation part de Sabarmati en direction de l'océan Indien, aux abords de la ville de Dandi. Au cours de sa route de quatre cents kilomètres, chroniqueurs internationaux et paysans locaux se joignent à cette caravane en croissance continue. Une centaine de milliers de personnes se mettent alors à récolter le sel et à le purifier.

Jamais auparavant les Anglais n'avaient incarcéré autant de gens, dont Gandhi évidemment. À sa mort, il aura passé plus de 6 ans de sa vie dans les inconfortables prisons de l'Empire. Mais avant d'être emprisonné, il a affirmé au peuple indien :

L'honneur de l'Inde a été symbolisé par une poignée de sel dans la main d'un homme de la non-violence. Le poing qui a tenu ce sel peut être brisé, mais le sel ne sera pas rendu.

À partir de cette grande épopée de la Marche du sel, Gandhi devient mondialement célèbre. En février 1931, le vice-roi Lord Irwin le fait libérer de prison et l'accueille chez lui pour un entretien en tête-à-tête.

Winston Churchill est outré de voir ce « fakir séditieux, gravissant à demi-nu les marches du palais du vice-roi pour discuter et négocier d'égal à égal avec le représentant du roi-empereur. »

Les négociations se déroulèrent pendant trois semaines, au cours de huit rencontres, et s'achevèrent par un accord connu sous le nom de « Gandhi-Irwin Pact ». Ce pacte, semblable en tout point à un traité entre deux puissances souveraines, donnait la mesure de la victoire remportée par Gandhi. Le vice-roi acceptait de libérer les milliers d'Indiens qui avaient suivi leur chef en prison. Gandhi consentait de son côté à suspendre sa campagne de désobéissance et à prendre part à une table ronde, à Londres, pour y discuter de l'avenir des Indes. (Lapierre et Collins)

Huit mois plus tard, Gandhi part pour l'Angleterre. Il profite de l'occasion pour visiter quelques pays d'Europe. Mais cette rencontre n'aboutit à rien. « Je reviens les mains vides », confesse-t-il. Retour obligé à la case départ, c'est-à-dire à la désobéissance civile.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'apôtre de la non-violence exhorte ses amis du Congrès à ne pas engager l'Inde dans la guerre, c'est-à-dire concrètement à ne pas soutenir les Anglais. Le Congrès acquiesce à sa demande de non-collaboration avec l'Empire et à son principe de non-violence.

Le 22 février 1944, sa femme, Kasturbai, meurt. Dès lors, la santé de Gandhi se détériore ; il est affligé de dysenterie amibienne et de malaria.

—FIN DE L'EXTRAIT—

† Les livres suivants correspondent à la version imprimée ; on les retrouve aussi en version ePub.